Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 104 (1959)
Heft: 7

Artikel: A propos des manœuvres de 1er corps d'armée : printemps 1959
Autor: Gonard
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-342942

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

104e année No 7 Juillet 1959

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction : Colonel-brigadier **Roger Masson**
Rédacteur-Adjoint : Lt-colonel EMG **Georges Rapp**
Administration : Lt-colonel **Ernest Büetiger**
Editeurs et expédition : Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 33, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces : Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : **Suisse :** 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 8.— ; 3 mois Fr. 4.50

Prix du numéro : Fr. 1.50

A propos des manœuvres du 1er Corps d'Armée

(Printemps 1959)

A la demande d'officiers ayant participé aux manœuvres et grâce à l'amabilité du directeur de la Revue militaire suisse que je remercie ici, je publie l'introduction de l'exposé qui fut présenté à leur issue et quelques appréciations à titre de conclusion.

Le lecteur ne trouvera donc pas ici la relation du déroulement même de ces exercices, mais bien les conceptions en fonction desquelles ils furent organisés et animés.

Je rappelle qu'initialement la 1re division bleue devait se porter de la région du Jorat sur l'Emme où nos forces étaient engagées dans une bataille importante, tandis que la 1re division mécanisée rouge, dès la rupture sur l'Emme réalisée par son parti, devait foncer en direction du Jura vaudois (1er objectif : Orbe - Venoge).

Le thème des manœuvres, auxquelles ont pris part ces deux grandes unités, — la brigade légère 1 devenant, pour quelques jours, la 1re division mécanisée — présentait les quelques particularités suivantes :

— La situation initiale effective comportait un enchevêtre-

ment initial et partiel des partis, mis en place par la direction, en fonction des décisions de leurs commandants pour le mouvement.

— La mission des partis n'était manifestement plus valable dès le début des exercices, ou ne tardait pas à devenir caduque. Néanmoins aucune nouvelle mission ne fut donnée aux commandants des divisions.
— La direction n'est intervenue que par le moyen du renseignement périphérique.
— La constitution des partis était très différenciée.

Dans les quelques pages qui suivent, je me propose d'exposer sommairement les motifs qui m'ont incité à organiser sur ces bases les exercices du printemps.

La situation initiale

Si le but de manœuvres de CA doit être — c'est l'évidence — d'exercer la conduite des grandes unités à l'échelon divisionnaire et de vérifier le comportement tactique des corps de troupes et unités des différentes armes, les thèmes, par voie de conséquence, doivent :

— d'une part laisser complète liberté d'action aux commandants des grandes unités et
— d'autre part provoquer, sans temps mort, de nombreux engagements locaux ou régionaux.

J'ai éliminé donc d'emblée, pour en avoir fait moi-même l'expérience négative, ce type de manœuvres selon lequel, tel un ballet bien réglé, les deux adversaires lancés de loin l'un contre l'autre avancent et reculent en fonction d'interventions successives et fréquentes de la direction, qui les sépare du reste dès qu'une crise menace de surgir.

J'y ai renoncé pour plusieurs raisons :

— tout d'abord la brièveté de nos manœuvres impose des engagements immédiats ;

puis parce que je juge les états-majors des deux divisions capables de mettre correctement en mouvement l'ensemble de leur unité d'armée ;

— enfin et surtout parce que je suis persuadé que le schéma progressif de la marche d'approche, du choc des explorations suivi de la rencontre des avant-gardes, puis de l'engagement des têtes de groupement pour arriver le lendemain à la bataille organisée des gros, est entièrement périmé et ne correspond plus du tout à l'image de ce que pourrait être un combat de division.

Pourquoi ?

Parce que ce processus est beaucoup trop lent, compte tenu de la motorisation généralisée, des blindés, de l'aviation, des aéroportés, si ce n'est encore de la bombe atomique. Le développement des crises sera beaucoup plus rapide. Le point culminant de leur intensité se manifestera beaucoup plus vite et se déplacera aussi localement à des vitesses insoupçonnées. Les chances sont plus nombreuses et plus vraisemblables que nos troupes soient saisies par les combats et aspirées par eux presque soudainement, de telle sorte qu'aux échelons supérieurs la vue d'ensemble des événements sera, au début, difficile à acquérir.

Nous avons conscience que l'expression française classique de la « bataille rangée », qui correspond à d'évidentes réminiscences historiques, appartient maintenant aux annales de la terminologie stratégique. Alors que jadis on allait en ordre parfois parfait à la bataille — telles les batailles du XVIIIe siècle, ou encore la bataille des frontières de 1914 —, ordre qui se désagrégeait rapidement pour aboutir au désordre des mêlées, les engagements initiaux d'un conflit futur pourraient bien être caractérisés par l'imbroglio immédiat des situations respectives et l'incertitude totale hors du champ de la vision directe.

Du reste, cet état de fait — contrairement à ce que l'on pense souvent — est « naturel » au sens scientifique du mot,

puisque l'on sait que dans les mouvements des particules élémentaires — électrons positifs et négatifs, photons — on rencontre les irrégularités les plus capricieuses et que leur agitation semble uniquement déterminée par la fantaisie la plus échevelée.

Ne pouvons-nous en effet nous imaginer ce que serait la vision des formations élémentaires — groupes et sections — sur un champ de bataille moderne, observées ici non pas au microscope électronique mais au téléscope astronomique par un chef haut placé et lointain ? Quelle signification et quelle finalité pourrait-il déceler dans cette turbulence saccadée et arythmique, dans ces remous et tourbillons échappant à toute loi naturelle, si ce n'est de constater l'indescriptible désordre du champ de bataille. De sorte que, comme l'écrivait Lecomte du Nouy, le véritable, le plus vaste problème intellectuel peut être ramené à un énoncé très simple : Comment l'ordre naît-il du désordre ?

Le problème que doit résoudre un chef moderne est du même genre et surtout s'impose dans le même sens : passer du désordre à l'ordre. Cette opération est parfois un miracle — il y eut celui de la Marne — c'est ailleurs la chance et qui dit chance dit hasard avec l'ouverture sur les perspectives innombrables des probabilités. Ce peut être certainement et plus valablement le fruit de la réflexion — la méditation aurait dit Napoléon — associée à une volonté de fer.

C'est pourquoi, tandis que l'ordre initial se dissolvait jadis dans le désordre des combats, notre tâche — beaucoup plus difficile — est maintenant d'être apte à saisir la structure d'un état apparemment chaotique pour y remettre de l'ordre, secteur par secteur, et y recréer la possibilité concommittante d'agir selon un plan, c'est-à-dire de faire un effort principal dans un but déterminé.

Il s'ensuit que le souci de serrer la réalité d'aussi près que de simples manœuvres le permettent n'est satisfait qu'en créant des situations initiales impliquant sans délai davantage qu'une simple surprise, soit :

— une certaine confusion, propre à jeter momentanément le trouble dans les esprits de ceux qui doivent voir clair ;
— l'incertitude qui accroît le sentiment du danger et le multiplie ;
— la rapidité de l'évolution des engagements, propre à rendre sur le champ caduque une décision à courte vue, qui ne viserait que le désordre local et momentané au lieu de porter sur la phase suivante de la réorganisation des efforts.

Il est évident que ces conditions ne peuvent être satisfaites en séparant les adversaires par un « no-man's land » profond, car les crises ne se développeraient alors que progressivement et toujours avec lenteur au lieu d'éclater subitement et partout. Aux échelons supérieurs, les commandants auraient le temps de « voir venir » et de disposer dans cette quiétude d'esprit des chefs de guerre des temps révolus, alors que le rythme accéléré et les pulsations violentes des conflits modernes, qui en constituent la dominante, exigent des décisions rapides et le goût du risque.

La réalité est aussi mieux approchée par un enchevêtrement initial, tout au moins partiel, non pas simplement statique mais emporté lui-même par le vaste courant d'un mouvement général. Il s'agit ainsi de faire naître, ou tout au moins d'amorcer un *désordre* que j'appellerai *dynamique*, en laissant ouvertes toutes les possibilités, autant celles d'une atténuation que celles d'une aggravation, selon la qualité des décisions des chefs et leur ingéniosité.

On se souviendra peut-être que, lors des brèves manœuvres des 2e et 3e divisions en 1957, en superposant totalement les deux divisions dans un champ clos, j'avais créé un désordre total mais statique, tout au moins à l'échelon division et régiment. Tandis qu'ici, par un imbriquement partiel, portant sur la moitié des forces d'infanterie et des troupes légères, mais dans une phase de mouvement, j'ai jeté les bases de ce que je viens d'appeler un désordre dynamique,

puisqu'il s'agissait non seulement de mettre immédiatement les forces opposées en présence, mais de faire intervenir encore les mouvements dont elles devaient être animées.

La mission des partis

Pour que le champ de leurs décisions soit et demeure libre, la direction doit s'interdire toute immixtion ultérieure, sous la forme d'une mission nouvelle donnée en cours d'exercice aux commandants des partis. Du reste, je suis convaincu qu'à l'échelon du corps d'armée et malgré le rythme rapide d'une opération moderne, son commandant ne devrait devoir prendre tout au plus que deux décisions stratégiques par semaine. Une cadence plus rapide signifierait simplement que sa décision précédente était inadéquate, si ce n'est même mauvaise.

Je me suis tenu à cette idée directrice bien connue, mais en cherchant à accentuer encore sa portée et sa signification.

En effet, dès le début des opérations, il était manifeste que la mission de la 1re division n'était plus valable, du fait de l'évolution très rapide des événements. Ce serait donc que cette mission, trop étroitement ajustée à une situation momentanée, ne portait pas suffisamment sur un avenir prochain, incertain certes, mais toutefois prévisible dans le sens d'une aggravation ou d'une amélioration.

Le correctif logique eût pu être d'associer dans le même ordre, à la mission principale, deux missions éventuelles et contradictoires. Ce procédé est devenu d'usage courant à l'époque de l'enveloppement vertical. J'y suis opposé et ne voulais en donner moi-même l'exemple dangereux. En effet, toute mission secondaire, accessoire ou éventuelle ne peut qu'affaiblir, dans l'esprit du subordonné, la volonté de mettre toute son intelligence et d'engager toutes ses forces à l'exécution de la tâche principale.

Et pourtant ces possibilités divergentes dans leurs effets sont autant de probabilités que le chef ne peut ignorer. Le

moyen d'en informer le subordonné est ancien autant que bien connu : il s'agit de l'instruction personnelle et confidentielle qui ne s'adresse qu'à lui, à l'exclusion de son EM. Plus efficace encore est certainement l'entretien entre quatre yeux et l'occasion qu'il offre de faire intervenir, convenablement dosés, les facteurs d'ordre subjectif d'une appréciation de la situation.

C'était bien, en l'espèce, l'intention du commandant du CA bleu, mais son grade n'est pas un talisman qui le protège des vicissitudes de la guerre. En effet, le commandant de la 1re division bleue reçut la note suivante :

« Le commandant de la 1re division a attendu en vain, jusque tard dans la nuit du 10/11.5, le commandant du 1er corps d'armée au rendez-vous que ce dernier lui avait fixé pour examiner avec lui la situation en Suisse et dans les zones limitrophes et les éventualités qu'il convenait d'envisager. »

Muni d'une seule mission devenue caduque, ignorant les intentions prochaines du commandement supérieur, la liberté d'action du commandant de la 1re division — parti suisse — devenait totale. Se fondant sur la situation générale telle qu'elle lui était connue, il devait s'inspirer des impératifs de notre défense, à l'échelon national, qui sont de causer le plus de pertes et de dommages possibles à l'ennemi où qu'il se trouve, avec la préoccupation majeure d'une résistance organisée et conduite pour durer.

Le commandant de la 1re division mécanisée — parti rouge — ne devait pas tarder à devoir résoudre un dilemme semblable. Sa mission lui prescrivait « de progresser en flèche, même au risque d'être momentanément isolé... ». L'amplitude du risque variait en fonction de la vitesse de progression des gros de l'armée rouge dans le sillage de leur division de tête. Ceux-ci n'ayant pu encore entamer leur mouvement vers l'ouest au-delà de l'Emme, alors que la 1re division mécanisée se trouvait déjà au pied du Jura, le risque couru devenait total, accentué qu'il était encore du fait que toutes

les voies ouvertes se refermaient après le passage des régiments mécanisés.

La mission de la division rouge perdait à son tour dans ces circonstances toute signification, quelques heures déjà après le début des opérations. Le risque de l'isolement, en croissant jusqu'à l'extrême, dépouillait la progression réalisée, malgré sa rapidité, de toute efficacité réelle au bénéfice de l'armée. Pour celle-ci, la disponibilité des axes de l'Emme à l'Orbe importait plus que la présence des éléments de choc de la 1re DM au pied du Jura.

La mission devenait donc caduque et ce fait rendait au commandant de la 1re DM son entière liberté d'appréciation et de décision. Il lui fallait — se plaçant à l'échelon supérieur — réfléchir aux conceptions stratégiques qui pouvaient avoir inspiré l'ordre reçu et, dès lors, s'en affranchir. Ce qu'il fit en ordonnant un demi-tour qui l'éloignait certes des objectifs ordonnés mais répondait aux circonstances du moment, comme au sens profond de la mission. De légitimes ambitions devaient être réduites dans l'espace pour leur donner plus d'efficacité dans le temps.

Le renseignement

Si, pour laisser plein essor à la liberté d'action souhaitée des commandants de parti et libre jeu à leur imagination, il convient de s'interdire des interventions intempestives par le moyen de nouvelles missions, la direction doit de toute évidence les informer des événements survenus hors de leur zone d'action. Elle doit chercher à créer l'ambiance, en dosant l'exactitude toute relative des faits périphériques qu'elle signale, le retard de leur communication, le degré de crédibilité qu'ils méritent, de sorte que leur destinataire ne soit pas affranchi de l'obligation d'en contrôler la vraisemblance, d'en apprécier le degré de véracité, ni de les confronter, afin d'ébaucher une hypothèse générale plausible, en se fondant uniquement sur la méthode des possibilités reconnues à l'ennemi.

Ce procédé ne fut pas un piège pour les partis, avertis qu'ils étaient par la prescription suivante :

« Les renseignements que vous recevrez de la direction peuvent être fragmentaires, incomplets, tardifs et partiellement inexacts. Il appartient à la division d'apprécier leur degré de vraisemblance ou de les faire vérifier avant d'en tenir compte. »

L'application pratique de cette méthode consistait à découper géographiquement en tranches locales la situation générale en la traduisant en renseignements fragmentaires fournis aux commandants des partis, fréquemment à rebours de l'ordre chronologique normal de leur succession (les plus récents d'abord), parfois en respectant l'ordre vraisemblable dans lequel ils auraient été reçus. Il leur appartenait de reconstituer ce puzzle et d'en dégager eux-mêmes une image approchée de la situation réelle.

Le corps d'armée ne sera jamais à même de fournir lui-même, sur la zone où combat une division, une synthèse de la situation meilleure et surtout plus rapide qu'elle ne la fera elle-même. Les indications qu'il peut donner ne peuvent être qu'excentriques dans l'espace et tardives dans le temps, et celles provenant de l'aviation sont grevées des mêmes hypothèques. La division devra se décider en fonction de sa mission mais aussi de circonstances particulières et relativement momentanées sans attendre les lumières d'en haut.

Une telle conception, adaptée aux conditions des manœuvres, exclut comme invraisemblable la formule usuelle des bulletins de renseignements chronologiquement coordonnés, complets, véridiques et récents, trop souvent d'usage. Cela ne satisfait guère nos tendances rationalistes et notre croyance presque instinctive au principe palpable du continu, mais nous rejoignons par cette voie les théories les plus modernes des sciences lorsqu'elles montrent que temps, espace, matière et même énergie sont de nature granulaire et qu'en somme c'est le discontinu qui règne.

Ainsi, sous le haut patronage de Poincaré, de Planck, d'Einstein et de Louis de Broglie, je n'ai entendu fournir,

pour animer les partis et les manœuvres, que des renseignements granulaires et discontinus, en parfaite harmonie me semble-t-il avec les conceptions les plus modernes des sciences.

Ces renseignements devaient être transcrits par les partis dans une forme appropriée à l'intention de leurs subordonnés. L'écueil à éviter est de diffuser telle quelle une situation donnée, comme si les procédés modernes de reproduction cartographique et typographique dispensaient de l'appréciation personnelle.

Si la situation imaginée, comme son évolution, répond aux appréciations objectives que l'on peut faire avec un certain détachement à l'échelon « armée » — celui de la direction — elle n'en doit pas moins être vue par l'exécutant sous un angle subjectif, passionnel, émotif. Il y trouvera autant de raisons d'espérance que de désespérance, de chance de succès que de défaite, l'exécution habile de la mission, la qualité de la décision, devant avoir comme but et comme effet de faire précisément pencher la balance.

Transmettre l'information sans la marquer profondément de la touche personnelle du commandement, c'est appliquer la doctrine déterministe et même celle d'un déterminisme matérialiste, alors que cette communication devrait être empreinte de subjectivité et peut-être même de spiritualité.

L'orientation des subordonnés est un acte de commandement très efficace et non pas un procédé de mise en train laissé à l'appréciation des états-majors. Par ce moyen, le chef peut susciter le courage dans des situations difficiles, l'espoir dans des circonstances désespérées et faire apparaître sa volonté inébranlable de les surmonter.

Constitution différenciée des partis

Le complément nécessaire des conceptions exposées ci-dessus devait être une composition des partis d'une différenciation aussi accentuée que le permettent nos moyens actuels.

C'est ainsi que l'importance des effectifs (4 régiments d'infanterie), mais des moyens de transport uniquement routiers constituaient les caractéristiques de la 1re division, tandis que la 1re division mécanisée disposait d'importants moyens de choc et de feu, partiellement mobiles « tout terrain ». Le bilan, dans ses traits généraux, peut s'établir ainsi :

1re division : deux fois plus d'effectifs combattants ;
1re division mécanisée : tous les moyens de choc (chars) et deux fois plus d'artillerie.
De plus, la 1re division mécanisée disposait de moyens atomiques tactiques, sous la réserve suivante :
« Toutefois il ne pourra pas être donné suite à une demande de bombardement atomique dont l'exécution endommagerait ou contaminerait les itinéraires de progression principaux de votre division ou des CA qui la suivront dès qu'ils seront réorganisés ».

Conclusions

J'achève cet exposé déjà trop étendu par quelques réflexions que peuvent inspirer les exercices du printemps.

1. Nous n'aurions aucun motif de nous laisser désarçonner par une pénétration rapide et profonde, parce qu'elle entraîne pour l'assaillant des risques grandissants et qu'avec leur croissance, la possibilité de reprendre l'initiative des opérations s'affirme parallèlement.

   C'est ici le lieu de rappeler la belle parole de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, bien connue des militaires :

   Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer.

2. Une division mécanisée, pour être efficace, doit être homogène, ce que nos moyens actuels ne permettaient pas de réaliser entièrement. En particulier l'artillerie sur roues,

on l'a vu, a beaucoup de peine à suivre, de sorte que très rapidement une telle grande unité serait privée de son soutien de feu principal.

3. Il faut agir en fonction des moyens dont on dispose. L'action d'une division mécanisée ne doit pas se résumer en un raid de ses formations de choc, mais elle doit progresser par paliers et objectifs successifs largement espacés, pour agir comme telle et non pas fractionnée avec une puissance amoindrie.

4. Nos divisions normales — telle la 1re division — avec leurs effectifs, leurs moyens antichars très améliorés, leur dotation en mines et le réseau des destructions préparées — si elles peuvent évidemment être traversées de part en part — sont en mesure de ralentir très sensiblement puis de refermer la porte derrière l'ennemi qui l'a entrouverte. Même une action sur les arrières seulement, visant le ravitaillement en carburant, peut être très efficace dans les 24 ou 48 heures, mais pas avant.

5. L'action d'ensemble sera toujours plus puissante et efficace que l'addition d'actions fractionnées.
Le souci des commandants à tous les échelons et surtout aux échelons élevés doit être d'agir avec la totalité de leurs moyens en fonction d'une seule et unique intention. Mais le mieux est l'ennemi du bien et aucun plan de mise en place ne se réalisera jamais, ni dans le temps ni dans l'espace, comme il a été imaginé.
C'est alors qu'intervient impérieusement ici la notion du risque à prendre. Il faut oser. Il vaut mieux courir le risque d'un échec que de rater l'une des occasions éminemment favorables mais fugitives que l'évolution rapide des événements fait apparaître dans une guerre moderne, plus souvent que jadis.

GONARD
Commandant du 1er Corps d'Armée